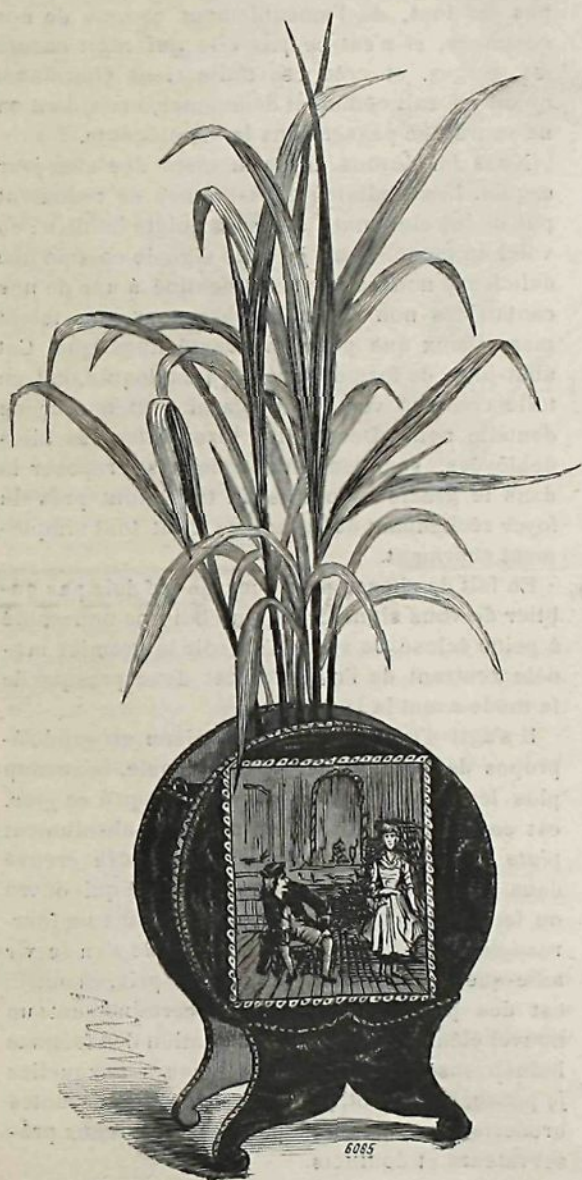


MODES DE PARIS

Littérature. Beaux-Arts, Théâtres, Economie Domestique



Jardinière ornée d'une vieille estampe et tendue de velours et de galons anciens.

MODES

DÉCIDÉMENT les grands chapeaux sont bannis du théâtre, parmi les spectateurs s'entend. Voilà qui fait battre des mains à tout le monde, et cela d'autant plus facilement qu'on crée, pour ces réunions spéciales, de vrais petits chefs-d'œuvre, sous lesquels les moins jolies d'entre nous paraissent même charmantes. Ce sont surtout, — suivant le dernier genre, — de tout petits fonds en bijouterie multicolores, ornés, devant, de nœuds-papillons idéalement tournés et d'une légèreté presque aérienne, en dentelle Chantilly. Parfois, de très fines aigrettes ou des antennes délicates en jais fin s'échappent du milieu du nœud et l'éclairent.

Certaines maisons cependant, parmi les créatrices de la mode, n'emploient presque pas de cabochons ou de pierreries; d'autres n'en admettent qu'une seule, c'est-à-dire un seul genre à la fois, incrusté dans de la dentelle d'or. Mais partout on retrouve la boucle en strass ou en strass et jais mélangés. C'est la folie du jour. Ne nous en plaignons pas, car elle est jolie, employée sur des chapeaux habillés comme sur des chapeaux courants. L'écoisais aussi fait fureur comme garniture, surtout en ruban de velours; et l'on revoit beaucoup de rouge. Mais le cerise est la dernière nouveauté parue. On ne l'emploie qu'en *souffron*, c'est-à-dire en très petite quantité à la fois. Le vert aussi, qu'il soit *cresson*, *printemps*, *vert d'eau*, *feuille de chêne*, ou *glacé de jaune*, est tout à fait à la mode, de même que les nuances *azalée*, *rhododendron* et *flamme de punch*.

Beaucoup de franges de plumés en bordure des chapeaux, particulièrement avec le feutre souple. Également de la fourrure, mais en bandes très étroites; et, comme genre de nœuds, le *nœud alsacien*, en *ailes de moulin*, en *comète*, mais spécialement en *oreilles*. Oh! les oreilles, on en voit partout, et partout elles ont du succès. C'est sans doute à la spirituelle comédie du *Roi Midas*, à l'Odéon, que nous devons cette accentuation de la mode pour des ornements qui eussent profondément humilié les écoliers d'autrefois.

Malgré toutes ces fantaisies, le jais n'est nullement délaissé. On en voit beaucoup, au contraire; et on en compose même des coiffures qui sont idéalement distinguées. Le *Salammbô*, entr'autres, est ravissant. Il rappelle un peu certain diadème *chauve-souris*, illustré par l'héroïne de l'opéra de Reyer. Quelquefois, on

égaie ce... rien délicat par un ou plusieurs choux, — car les choux sont à la mode, — vert printemps, par exemple, auxquels on ajoute encore une aigrette nuancée. Et l'on obtient ainsi un chapeau de théâtre ou de visites de cérémonie tout à fait charmant.

Le chapeau *Charlotte Corday* a également un succès bien mérité. Il se compose d'un fond chiffonné en velours abricot changeant, avec boucle de strass dans le milieu, et d'une ruche de dentelle blanche tout autour. Ce chapeau, cette coiffure plutôt, devrais-je dire, ne sera vraiment portée que par la femme du monde. Mais il accompagne à merveille les robes du jour, dans lesquelles, vous le savez, on retrouve et le style si remarqué dans le salon célèbre de M^{me} Tallien, et celui de l'Empire, sans oublier cependant ni celui de la Restauration, ni la majesté des robes de l'époque de Louis XIII et de Louis XIV, ni même abandonner pour tout cela le ravissant pli Watteau dont la grâce caractérise si bien celle de cet inoubliable et charmant XVIII^e siècle.

— Mais c'est une salade russe que tout cela, s'écriait l'autre soir un spirituel sportman devant lequel plusieurs femmes du monde s'amusaient à parler chiffons !

— Peut-être, mon cher, répondit l'une d'elles ; croyez-vous donc que nous voulions rester en arrière sur les idées du jour ?

Et l'on se mit à rire, et à causer des richesses contenues dans les cadeaux offerts au roi et à la reine de Grèce, pour leurs noces d'argent, par le tsar, la tsarine, le roi et la reine de Danemark, le prince et la princesse de Galles, le duc et la duchesse de Cumberland.

Il est certain que c'est à la Russie, et à la Byzance ancienne, que nous empruntons ces coiffures et ces diadèmes dans lesquels l'or et les pierreries se marient si richement.

Dans les robes, le genre Louis XIII ramène forcément les tabliers luxueusement couverts de broderies ou de perles, et, parfois, incrustés de pierres précieuses ; de même que les ceintures en riches passementeries d'or ou d'argent mélangées de pierres ou de perles, dont les tableaux du temps nous donnent de si merveilleux modèles.

Sous l'Empire, l'or était aussi l'indispensable ornement de toutes les élégances. Il n'est donc pas surprenant qu'on en retrouve aujourd'hui un peu partout, dans la mode comme dans la cou-

ture. Pour cette dernière, les fourreaux de l'impératrice Joséphine ou de la belle M^{me} Récamier sont une source inépuisable à idées nouvelles. L'on compose sur eux de délicieux déshabillés ; c'est là surtout qu'éclate l'art de la couturière, et jamais peut-être, plus qu'à présent, on n'a vu déployer tant de luxe pour ces toilettes intimes, si idéalement jolies, quand elles sont signées de certains noms, vraiment passés maîtres en la matière.

Mais le vêtement n'est pas la seule préoccupation que nous ayons. La mode ne s'occupe-t-elle pas de tout, de l'ameublement comme de nos costumes, et n'est-ce pas elle qui régit encore les usages, et crée ces mille riens charmants qu'on ne sait comment dénommer, mais dont on ne saurait se passer dans la vie élégante.

Nous lui devons en ce moment des abat-jour exquis. Les modistes elles-mêmes ne redoutent pas de les chiffonner de leurs doigts habiles ; en voici un modèle que je vous signale comme une délicieuse nouveauté. Il est destiné à une de nos cantatrices non moins célèbre pour son talent merveilleux que pour sa beauté angélique. Cet abat-jour, de forme carrée et à baldaquin, est en tulle coulissé vert d'eau, garni tout autour de dentelle noire. Deux jolies hirondelles, les ailes déployées, semblent être venues se reposer là dans le gracieux fouillis du tulle, tout près du foyer réchauffant de la lampe ; c'est tout simplement charmant.

En fait de choses pratiques, je ne dois pas oublier de vous signaler aujourd'hui une nouveauté à peine éclosée. Je viens d'en voir le premier modèle rentrant de l'usine. C'est donc presque de la mode avant la lettre.

Il s'agit d'une *boule*, — la saison en rend l'à-propos de toute utilité. — Cette boule, beaucoup plus légère que celles connues jusqu'à ce jour, est en étain, de forme cylindrique, absolument plate aux deux bouts, avec un anneau creusé dans l'un d'eux sur le bouchon vissé qui ouvre ou ferme l'appareil, et enveloppée dans un fourreau de feutre rouge, ce qui permet de s'en servir telle quelle sans inconvénient. Son prix, en outre, est des plus modérés. Voilà certainement un nouvel élément fourni à l'imagination des femmes industrieuses. J'en connais plusieurs auxquelles je pense, qui feront, j'en suis sûre, de ravissantes broderies sur molleton pour ces fourreaux préservateurs et douilletts.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Si mes lectrices veulent passer un agréable moment, je les engage à aller, 28, rue du Quatre-Septembre, voir les éventails de la maison Kees. Quelle variété et quel choix exquis ! Sur celui-ci la peinture, d'une finesse merveilleuse, représente une scène Louis XV ; sur celui-là, nous voyons une envolée d'oiseaux dans un paysage agréablement mouvementé. Puis ce sont des fantaisies marquées au coin du meilleur goût ; des

nouveautés gracieuses dont la maison Kees a le monopole, et qui ne sont pas chères. Les éventails sont de charmants cadeaux à faire à une jeune fille comme à une jeune femme. Pour les corbeilles de mariage, la maison Kees a des éventails superbes avec montures artistiques et peintures de premier ordre ; des gouaches signées de noms connus. Que mes lectrices suivent mon conseil, qu'elles aillent à la maison Kees,

je serais étonnée qu'elles n'en sortissent pas émerveillées, emportant un spécimen des nouveautés que cette maison vient de créer pour la saison.

..

Les ouvrages nouveaux de la maison Lefèvre et Cabin, 74, boulevard de Strasbourg, ancienne maison Sajou, sont fort jolis. Voici, pour les moins habiles travailleuses, le drap perforé, dont les dessins ombrés, brodés en soie, sortent de l'ordinaire. Puis les fils tirés sur granité, satin ou moire de toute couleur. Jeté de fleurettes : campanules, œillets; branches joliment disposées, ou fleurs en colonnes reliées par des nœuds Louis XVI. Ces différentes dispositions se font pour coussin, dessus de table, tabouret, X, têtelière, poche, sac à ouvrage, etc. Quant aux tapisseries, il n'y a que l'embarras du choix, et il est grand! devant ces dessins représentant toute sorte de sujets, et des fleurs admirablement ombrées. C'est à la maison Sajou que l'on doit l'invention de la tapisserie directement coloriée sur le canevas, ce qui supprime le tramé, toujours fort cher, et l'assortiment en belle laine de Hambourg est compté à raison de 8 fr. le demi-kilo. Disons aussi que l'on trouve boulevard Sébastopol des abat jour, petits et grands, pour lampes et bougies, dessinés sur soie et sur étamine d'une facile exécution.

..

La veloutine C. Fay, 9, rue de la Paix, est très connue et très appréciée par les personnes qui recherchent l'extrême finesse dans les cosmétiques dont elles se servent. Cette excellente et hygiénique préparation, dans laquelle entre une partie de bismuth, doit à son impalpabilité d'adhérer à la peau, qu'elle estompe d'un joli duvet; elle adoucit les traits et les idéalise. Nous engageons nos lectrices à se méfier des



Coiffure de dîner dite Tallien.

contrefaçons, et à n'accepter comme véritable que les boîtes portant les initiales de l'inventeur : C. F. enlacés, dans un écusson. La Veloutine se fait blanche, rosée, crème et se vend en boîtes verte, rouge et crème. 4 fr. sans houppe, et 5 fr. avec la houppe.

..

NOUVEAUTÉS D'HIVER

Voici les noms des plus beaux tissus nouveaux employés cette saison par les grandes couturières :

En lainages, ce sont les zibelines unies, en toutes nuances; les bures, en coloris unis et glacés; les cheviottes, entièrement décaties en 1 m. 33 de largeur, qui se combinent avec les quadrillés écossais sur belle popeline d'Irlande en grande largeur; les draps mélangés, à côtes droites, à 3 fr. 93 le mètre, en 1. 40; et les draps unis à côtes droites, à 6 fr. 25, en 1 m. 20 de large; les épinglés laine et soie, les lainages à rayures chenille; en soieries, les velours à rayures de soie cannelées en 80 cent, les ve-

lours de soie, glacés, à mille raies, en 1 m. 20.

MM. Roullier frères, fabricants, dont la maison de vente est 27, rue du Quatre-Septembre, enverront à nos abonnées, les échantillons de ceux de ces beaux tissus qui leur seront demandés, ainsi que leurs séries de draps de Sedan, à 6 fr. 25, en 1 m. 20, et 8 fr. 75, en 1 m. 40, entièrement décaties et en toutes nuances. Les garnitures sont en tissu fourrure ayant 1 m. 33 de largeur en coloris mordoré, tête de nègre et noir, au prix de 25 fr. le mètre. On en prend 50 cent. que l'on coupe en bandes.

Nos abonnées qui voudront profiter des fins de pièces des lainages unis et fantaisies de la saison précédente sont priées d'en demander échantillons; en ce moment elles auront un beau choix.

S'adresser directement 27, rue du Quatre-Septembre.

CALENDRIER HORTICOLE

Novembre



QUAND vient novembre, toutes les plantes de serre et d'orangerie sont rentrées et aussi mises en place les plantes qui doivent orner nos appartements. L'on plante dans ce mois les derniers oignons à fleur. Dans le jardin on plante les arbres d'agrément; les plates-bandes et les massifs bien labourés, on y plante

les giroflées jaunes et toutes les plantes vivaces. Enfin les feuilles qui tombent sont soigneusement recueillies et servent soit à couvrir les plantes délicates, soit à faire du terreau. Le terreau provenant de la décomposition des feuilles d'arbres est le meilleur pour les semis et il peut tenir lieu de terre de bruyère, dont il se rapproche par sa nature. Quant aux plantes d'apparte-

ment, il faut être vigilant, redoubler de précautions ; grande régularité dans l'arrosage. La mousse dont on décore la plante pour cacher la terre, si elle est d'un joli effet, lui est aussi nuisible en entretenant une humidité constante et trop grande ; il faut donc l'enlever lorsqu'on l'arrosera ; et l'on attendra pour la remettre que la

terre ait bu l'eau. Avoir également soin que le pot ne se repose pas dans l'eau, cela fait pourrir les racines. Cette inobservance amène souvent le dépérissement des plantes.

RÉSÉDA.

(A suivre.)

Explication des Gravures noires (pages 169 et 171)

Jardinière tendue de velours et de galons anciens, et ornée d'une vieille estampe. — Le modèle en bois, avec la jardinière intérieure en zinc, 6 fr 50, à la Ville-en-Bois, 5, rue de Rome.

C'est une nouveauté originale et charmante que nous sommes heureux de soumettre à nos abonnées.

Disons qu'on pourra employer indifféremment : gravures, estampes, aquarelles, eaux-fortes, etc. Un dessin quelconque, offert par une personne amie, ne pourra trouver un plus gracieux emploi.

Coller d'abord la gravure sur une petite toile taillée un peu plus longue, puis cette toile sur le bois, en la posant très soigneusement afin d'éviter qu'il y ait des plis. L'encadrement est en peluche rouge collée sur le bois ; un petit galon d'or réunit la gravure à la peluche et simule une baguette. Les pieds sont tout tendus de peluche, avec des galons aux

endroits saillants ; l'envers est garni d'une soie unie gros vert. Les côtés du cache-pot sont recouverts de velours vert ; un galon d'or collé tout autour du cercle réunit la peluche rouge au velours. Les deux côtés se garnissent de la même façon.

Le cache-pot est pourvu d'une petite caisse en zinc s'enlevant au moyen de deux anneaux et dans laquelle on place les plantes.

Coiffure Tallien. — Cette coiffure est dédiée aux personnes brunes dont la chevelure, généralement abondante, lourde, demande à être prise par masses négligemment nouées.

On ajoutera devant un postiche s'élevant haut sur le front ; on placera, comme l'indique le dessin, entre le postiche et le chignon, un cordon soit de jais, d'acier ou de perles, terminé par une aigrette.

Explication de la Gravure coloriée 4911

Élégante toilette de visites en drap mauve et velours rayé mauve et noir. — La jupe plate, en drap mauve à traîne, est garnie au bas de cinq biais piqués.

Le corsage pourpoint en velours mauve et noir est cerné par une ruche en velours noir ; il est garni d'un empiècement carré en satin gris orné de pattes brodées de gros parés de jais et d'acier.

Le bas de la manche très collant est en satin gris brodé,

le haut bouffant en velours rayé. Ceinture et col sont en satin gris brodé acier et jais.

Bottes chevreau mat. Bas de soie mauve. Gants de Suède.

Chapeau rond en feutre gris recouvert sur la passe d'une dentelle or et noir, garni d'un drapé en velours vert cru et d'une touffe de plumes mauves. Chou mauve au pied de la calotte, derrière.

causerie

La pluie. — Le roman d'une femme peinte.



Si je vous dis que des averses diluviennes nous ont fait payer bien cher notre été presque sans nuage, vous me répondrez avec raison que c'est assez de voir tomber la pluie sans encore en parler. Les menaces d'inondation ne vous distraient pas davantage ; et quant à énumérer de récents décès, — même si, à propos de celui de la marquise de la Grange, héritière de l'esprit de sa mère, M^{me} Jaubert, je rappelais les jolis *Souvenirs* écrits par cette dernière, des souvenirs dont *Ber-ryer*, *Musset*, *Heine* sont les héros, — vous seriez

en droit de trouver qu'on abuse de la nécrologie.

Des théâtres, je ne puis rien vous dire, étant en province ; comment donc suppléer à la pénurie de nouvelles ?

Je ne vois qu'un moyen, c'est de tomber dans l'indiscrétion. — elle est à la mode, — et d'employer deux heures de pluie à vous raconter une *histoire vraie*, l'*histoire des aimables hôtes* qui m'hébergent depuis quinze jours en leur château de... Mais chut ! c'est ici que le bavardage deviendrait inexcusable. Point de noms, point de désignations géographiques ou autres. Dans ces conditions, je ne ferai de tort à personne ; peut-

être même mon récit portera-t-il à quelques jeunes femmes, à quelques maris par la même occasion, une petite leçon de morale involontaire.

Il faut vous dire d'abord que le couple dont je vais trahir les secrets, sans scrupule, est un de ces ménages modèles comme on en rencontre peu. Vivre l'année entière à la campagne, fût-ce dans une demeure plus que confortable, autour de laquelle ne manque ni la chasse ni la pêche, n'aller à Paris qu'en passant et à de rares intervalles, sous prétexte qu'on est retenu par l'éducation des enfants, par des devoirs de grands propriétaires, par des goûts de sport, que sais-je, c'est ce qui constitue, si je ne me trompe, une existence sérieuse; on plaint donc quelquefois Gisèle, et d'autant plus qu'on se la rappelle follement mondaine, il y a dix ou douze ans.

Moi aussi, je me la rappelle dans ce temps-là. Nous avons été séparées depuis son mariage par les circonstances de ma vie passablement errante, et je la retrouvais, dès la première visite, toute différente d'elle-même, de ma Gisèle à moi, mon amie de couvent.

D'abord, embellie à ne pas la reconnaître, mais embellie d'une façon tapageuse, presque répréhensible, qui m'effraya, parce que cette beauté devait vraiment trop à l'artifice. Je me promettais de le lui dire quand nous serions revenues entièrement à l'intimité d'autrefois; elle ne m'en laissa pas le temps et aborda la première, avec une singulière franchise, le sujet qui m'embarrassait.

J'étais arrivée chez elle de bonne heure. En ma qualité d'amie d'enfance, je fus introduite d'abord dans le petit salon, puis dans la chambre à coucher.

— Entre donc! me cria-t-elle du cabinet de toilette.

En m'apercevant :

— Surtout ne m'embrasse pas... Je sèche!

Avant de vous expliquer l'opération, il faudrait décrire le local. Ce cabinet de toilette était tendu, le plafond compris, en molleton de soie turque à palmes, avec d'épais tapis du même dessin et de petits sièges écrasés. Assez grand, coupé en deux par des portières habituellement retombantes, sous prétexte de cacher une baignoire, il offrait aux regards, comme meuble principal, certaine toilette à draperies de mousseline, avec accessoires d'argent et d'ivoire gravés de chiffres et de couronnes. Ce joli monument faisait face à une haute psyché flanquée de bras qui tenaient des bougies; rien ne manquait vraiment, sauf la cour de beaux esprits, à la mise en scène d'un petit lever xviii^e siècle; mais les beaux esprits eussent été importuns, car la portière écartée laissait entrevoir, tout de bon, Gisèle en train de sécher. Elle était assise devant une table, beaucoup moins décorative que la toilette d'apparat, chargée, celle-là, de fioles à étiquettes, de houpes, d'éponges, de limes variées, et laissait sa femme de chambre atténuer les contours trop durs d'une première couche de fard qui, étendue sur son visage, la rendait méconnaissable.

Pendant ce temps ses cheveux, étalés sur ses

épaules, passaient du cendré au roux. Gisèle n'avait pas quitté encore ses gants gras à la violette, un nuage de poudre l'enveloppait et elle me parut ainsi surnaturellement comique. Je me retins de rire pourtant, résolue à ne pas l'effrayer, afin d'en voir davantage.

— Encore un petit coup là-haut, à la racine des cheveux, disait-elle à sa femme de chambre.

Puis, se tournant de mon côté :

— Chauffe-toi; nous pouvons causer.

Tout en causant avec distraction, je lisais les noms des philtres en désordre sur la table : Amandine de guimauve aux pistaches, oléine émulsive de la Mecque, diapasme oriental, crème d'ambrosie, conserve de mai, bleu de veine, eau de Judée, — bref un atelier de peinture, une boutique de parfumeur, un laboratoire de chimie.

Sèche enfin et légèrement essuyée, Gisèle rappelait trop un pierrot. J'avoue que je regrettais là-dessous son beau teint de couvent, tandis que penchée de façon à ce que le jour tombât droit sur elle, la pauvre insensée demandait :

— Est-ce bien?

Elle se fit alors une légère onction de ce qu'elle me dit être du rouge de Carthame hespéridé, puis l'artiste qui était sa femme de chambre passa sur le tout un peu de poussière de lys, et le masque en plâtre, presque funèbre, ressembla davantage à une tête de poupée, mais à mon amie point du tout; aussi je parlais avec méfiance à cette chose ébauchée.

Un peu de pyromée d'Arménie, je crois, sur les sourcils, au bord des paupières; et l'œil, terne tout à l'heure et hagard dans ce blanc, prit du feu, une véritable fascination; mais allait-il être condamné à rester perpétuellement fascinateur? Mon Dieu, oui! Que Gisèle regardât M^{lle} Annette pour la gronder de sa lenteur, ou moi, ou son flacon d'eau de la reine, l'expression ne changeait plus; elle était imperturbablement languissante. Rien qui rappelât l'œil que je lui avais connu et qui était beau d'une autre manière, intelligent et gai; mais quand ce n'est plus le regard à la mode, tout est dit.

Gisèle promena sa langue sur ses lèvres, que le carmin collait l'une contre l'autre; il en restait encore assez. Et maintenant, quelques petites veines bleues! Je suppose qu'elle avait pris des leçons d'anatomie, car la fantaisie, lorsqu'il s'agit de veines, serait hors de propos. Puis vite à la chevelure! Elle était superbe, cette longue chevelure onlée, mais l'eau lustrale de Tyr l'avait rendue raide et cassante; il fallut la passer au fer, la manier, l'assouplir, la travailler pendant une heure pour lui restituer son mouvement normal. Alors M^{lle} Annette la serra, la tamponna de façon à ce qu'elle tint le moins de place possible sous les boucles fausses, dont elle alla chercher un plein carton.

— A présent, lui dit sa maîtresse, laissez-nous.

— C'est que le manicure attend.

— Renvoyez-le. — Tu vois, me dit Gisèle, je sacrifie mes mains à l'amitié. — Portez de l'autre côté le polissoir et la poudre orientale, Annette.

Elégante toilette en soie mauve; semé de petits triangles mousses, garnie de velours mousse. — Façon princesse. Jupe et corsage entièrement plats, celui-ci, fermé sous le bras, est garni de bandes de velours plissé qui partent de l'épaule et s'appliquent à la taille en se rapprochant, maintenues par des boucles en strass; elles se continuent ensuite sur la jupe et se terminent par des petites pattes pointues.

Elles sont fixées sur l'épaule par des pattes en oreilles de lapin.

Les manches, bouffantes dans le haut, sont serrées par un brassard de velours, fermé par deux petites oreilles; le bas est garni de broderie crème ainsi que le col droit.

La jupe est cernée par une étroite torsade de velours mousse coupée de distance en distance par des petites creilles posées en l'air.



Toilette en soie mauve; semé de petits triangles mousses, garnie de velours mousse.

De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.



Toilette d'hiver pour jeune fille en tissu grisaille moucheté bleu, orné de bengaline bleue.

De la Sabieuse, 10, rue de la Paix.

Toilette d'hiver pour jeune fille en tissu grisaille moucheté bleu, orné de bengaline bleue. — Façon princesse, plate devant, ouverte de côté sur un panneau plissé en bengaline.

Corsage garni d'un grand revers plissé en bengaline coupant tout le devant et s'arrêtant carrément sur le côté où se fait la fermeture.

Petite guimpe mobile en surah crème permettant de se décolleter et de varier ainsi cette gentille toilette en mettant tantôt un plastron clair, tantôt un plastron foncé, et toujours de nuance différente.

Ceinture ronde en ruban de satin noué de côté en longs pans.

Manches bouffantes en lainage avec poignet plissé en bengaline.

Bas de soie et soulier en chevreau mat.

Gant de Suède.

Eventail en gaze crème avec monture en bois de violette.

Costume d'hiver en tissu cote de mailles et drap uni bleu marine garni d'astrakan. — Le devant du corsage est en tissu cote de mailles se continuant jusqu'au bas de la taille où s'applique la jupe plate garnie de grands revers-poches bordées d'astrakan.

Le milieu de la jupe est en cote de mailles.

Figaro court en drap orné d'un petit dépassant d'astrakan.

Manches très étoffées du haut, plates au bas.

Chapeau en feutre noir garni d'une touffe de plumes et d'un nœud de ruban de satin posé en arrière.



Costume d'hiver en tissu cote de mailles et drap uni bleu marine garni d'astrakan.

De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.



Robe de messe de mariage ou de visite en soie pékinée saumon de deux tons.

De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Robe de messe de mariage ou de visite. — Elle est en soie pékinée saumon de deux tons.

Jupe biaisée collante ras de terre, ornée au bas d'un cordon de plumes d'autruche noire.

Corsage rentré dans la jupe sous une ceinture-corselet en soie unie.

Manches à gigot en pékin; sur celles-ci tombe une sorte de pèlerine courte, formant bretelle, en soie unie, fixée en châle sur la poitrine par un cordon de plumes d'autruche noires.

Collier de plumes au cou.

Grand chapeau muscadin en velours noir, très gondolé tout autour, orné d'un panache de six têtes d'autruche gracieusement disposées.

Gants blancs et souliers vernis.

Missel en velours bleu.

Nous passâmes dans le cabinet de parade, où elle se mit à polir ses ongles au coin du feu. Gisèle était décidément une ravissante femme; mais c'était une beauté rousse très accentuée repeinte sur une beauté blonde douce et délicate. Je compris depuis que certain costume de velours aubergine exigeait cela et qu'elle avait toujours le visage de sa toilette, comme d'autres ont la toilette de leur visage. Des têtes et des tailles de rechange au gré de l'habilleur! Quel progrès a fait la beauté en ce siècle, convenez-en.

— Eh bien! qu'as-tu à me regarder sans mot dire? Tu me trouves changée?

— Charmante.

— Vrai?... tant mieux. J'ai appris à m'arranger et j'y gagne, n'est-ce pas?

En évitant de répondre, je lui demandai :

— Est-ce avec la permission de ton mari?

— Mon mari ne permet rien du tout... Il défendait, au contraire. Mais en sommes-nous donc encore à écouter nos maris? Pour cela, nous tenons bien trop à les garder. Va! nous savons mieux qu'eux ce qu'ils aiment!

Comme je la regardais évidemment surprise de ses discours.

— Souviens-toi, reprit Gisèle, — et sa physionomie tout à coup sérieuse, un peu émue, sembla secouer un déguisement d'emprunt, redevenir elle-même, — je ne me suis pas mariée à la légère, j'aimais Henri. J'avais la plus profonde vénération pour son expérience du monde, la volonté de lui plaire en toutes choses. Je cherchais à deviner ses goûts. Je lui demandais incessamment des conseils. Le premier qu'il me donna fut celui-ci : — Vous rencontrerez, chérie, beaucoup de folles, des femmes qui, tout en restant honnêtes, font l'impossible pour n'en point avoir l'air, qui s'habillent, se coiffent, se fardent de façon à compromettre absolument leur dignité. Or, la dignité, la modestie, le calme, je ne sais quoi d'uni, de distingué, d'original en même temps qui émane du naturel parfait, voilà ce qui me ravit pas dessus tout. En revanche, tout mensonge m'est odieux. Le moindre, même très habile, suffirait à me dégoûter de la plus belle personne et, je vous en préviens, aucun ne m'échappe... voire un grain de poudre de riz.

« Je me tins pour avertie; au fond, en me recommandant de rester moi-même, comme le plus sûr moyen de lui paraître charmante, il ne me disait rien que d'agréable. D'ailleurs il ne me défendait pas l'élégance, pourvu que ce fût une élégance sobre. Je recommandai donc à ma couturière de me faire des toilettes aussi peu excentriques que possible, et je m'en tins scrupuleusement au peu de charmes que j'ai reçus du bon Dieu.

« Henri me disait quelquefois : — Vous avez l'air d'une pensionnaire, — d'un ton qui ne me rassurait qu'à demi.

« Allions-nous au bal, il me faisait des compliments comme ceux-ci : — Que j'aime vos petites épaules brunes! — Tandis que j'avais conscience d'être plus blanche que les trois quarts

des femmes qui se trouvaient là. Mais il n'y a pas de peau qui puisse lutter contre le plâtre.

« Un jour il m'engagea à crêper davantage mes cheveux : — Vous devriez vous coiffer un peu comme M^{me} du Meilhan. Il est vrai que M^{me} du Meilhan a des cheveux magnifiques.

« Pour le coup, je ne pus m'empêcher de jeter les hauts cris.

« — M^{me} du Meilhan est chauve et c'est sa seule excuse pour porter un turban de crins fauves.

« — Comme les femmes se calomnient toujours entre elles, dit gaîment Henri. Je m'y connais, mon enfant, ce sont là de vrais cheveux. N'allez pas surtout vous aviser de rien ajouter aux vôtres. Si la coiffure de M^{me} du Meilhan est impossible, renoncez-y. On peut avoir une chevelure très suffisante sans qu'elle approche du volume de cette toison.

« Suffisante! estimable! L'irritation que me causaient ces mots-là finit par me faire comprendre tout le charme de l'extravagance.

« Au théâtre, Henri remarquait la beauté de certaines actrices.

« — Mais songez, lui disais-je, qu'elles sont outrageusement peintes.

« — Sans doute! sans doute! répondait-il avec indulgence.

« Enfin, une fois, il vanta outre mesure devant moi la grande M^{me} Rosanoff.

« — Elle a les traits communs et l'air bête, fis-je observer.

« — Peut-être, mais tant d'éclat!

« Je cherchai à comprendre ce qu'il appelait de l'éclat : les yeux battus, le teint écaillé; là-dessus tout un barbouillage qui fait de l'effet à travers le petit voile à pois ou aux lumières. Je me regardai moi-même. J'étais fraîche, mais je n'avais pas d'éclat, le noir et le rouge ne se heurtaient pas sur mon visage. Étais-je laide? Non, mais insignifiante, froide comme une esquisse assez correcte, au milieu d'une galerie de pastels tapageurs. J'avais la figure d'une amie dévouée, d'une ménagère utile, de la compagne des mauvais jours; je voulais être, en outre, une femme, — séduire, inquiéter, attacher mon mari, et voilà comment je m'y pris :

« Je commandai une de ces toilettes d'étrangère splendidement surchargées, j'achetai une natte grosse comme le bras; quant à me peindre, j'eus quelque peine à m'y résoudre; d'abord je ne voulais mettre qu'un peu de blanc, mais j'avais ainsi l'air d'une morte; ayant avivé les lèvres, force fut bien de rendre le même service aux yeux. Bon gré, mal gré, tout le visage y passa. Je tremblais de peur et j'avais besoin de me dire à chaque audace nouvelle : — C'est dans un but louable!

« Artistement badigeonnée, j'allai au bal... un bal que je n'oublierai jamais. J'y allai avec ma sœur, confidente de mes desseins. Mon mari, qui dînait au club, devait venir nous rejoindre et je fus contente de partir sans lui, car jamais je n'aurais osé me montrer à ses yeux dans la solitude froidement éclairée de mon petit salon, telle que j'étais ce jour-là. Affronter tout Paris

rassemblé me coûtait beaucoup moins. Je compris alors ce que j'avais entendu dire souvent, que cet être multiple sans visage et sans nom, le public, est moins effrayant pour un acteur que le juge isolé, ce juge fût-il plein de bienveillance (et je ne comptais guère sur la bienveillance d'Henri, coupable comme je l'étais). Au premier mot d'indignation, je serais tombée à genoux, repentante.

« Qu'allait-il me dire?... Non, jamais je n'oublierai mes remords, mon effroi. Quand j'entrai au bal, je n'avais plus conscience de moi-même, je ne me sentais plus agir, ma voix ne semblait plus être mienne; on m'a dit cependant depuis que, dans ce somnambulisme, j'avais salué, marché, parlé avec autant de calme qu'à l'ordinaire. Lorsque je revins à moi, tout le monde me regardait. Scandalisé?... Point du tout. C'était de l'admiration, de l'étonnement, je fus la reine de la fête, moi qui n'avais jamais joué que les rôles de comparse. L'esprit de mon audacieux costume me gagna; je m'échauffai comme un cheval de bataille qui entend le clairon, je fus coquette et brillante, toujours pour la première fois, sans calcul, sans effort. A peine si je remarquai, tant j'étais entourée, que mon mari entra. L'approbation générale m'avait donné confiance; je l'attendis de pied ferme. Il s'arrêta d'abord à quelque distance du groupe où je trônais, évidemment confondu, puis, se rapprochant peu à peu, continua de me toiser en silence des pieds à la tête. Enfin il me demanda tout bas :

« — Qu'avez-vous donc ce soir? Que vous est-il arrivé?

« — Cette coiffure ne me va pas mal, n'est-ce pas?

« — C'est-à-dire qu'elle vous va merveilleusement. Je n'aurais jamais cru que le génie d'un coiffeur... car votre coiffeur a du génie, ma parole... Vous êtes transformée, vous semblez plus grande, vous avez un éclat...

« Comme M^{me} Rosanoff?... Je tressaillis de colère.

« — Ma robe doit pourtant vous paraître bien

criarde, lui dis-je hardiment. Je la trouve affreuse, mais X. (le couturier) me l'a imposée.

« — Méfiez-vous de sa tyrannie, dit Henri en souriant. Pour aujourd'hui, c'est parfait. Elle est un peu voyante, en effet, mais elle va si bien...

« Je riais sous cape et en même temps j'avais du chagrin, car enfin je le trompais, je me moquais de lui; et puis ce n'était pas moi qu'il aimait, c'étaient mes petits pots et mon succès. »

Gisèle se tut d'un air de tristesse.

— Pourtant, tu as continué? lui dis-je presque sévère.

— Que veux-tu? répondit-elle en soupirant; j'avais appris une fois pour toutes que l'art est au-dessus de la nature.

— Pouvez-vous me recevoir? demanda son mari derrière la porte.

— Toujours, dit-elle hardiment, en dissimulant les engins dont elle se servait pour polir ses ongles.

Henri lui baisa la main très tendrement et, comme elle se plaignait d'avoir mal dormi, répliqua :

— On ne le dirait pas; vous êtes fraîche comme une rose.

En vérité, je craignais un moment qu'il ne fût qu'un sot; mais il devait me donner tort, car, à quelques mois de là, je sus qu'il avait décidé sa femme à passer désormais au moins huit mois de l'année dans leurs terres.

« Il est devenu jaloux! m'écrivit Gisèle, triomphante. Conçois-tu, quel bonheur! »

Et les huit mois ne suffisant pas apparemment aux goûts rustiques qui s'étaient emparés d'eux, ils restèrent, comme je l'ai dit en commençant, l'année tout entière dans ce château, fort isolé, où Gisèle a repris son visage naturel, sans que son mari ait jamais paru se douter qu'elle l'eût autrefois recouvert d'un masque.

Puissent toutes les femmes qui sacrifient, en passant, à une mode dont le nom est mensonge, avoir un but aussi excusable et se corriger aussi vite que mon amie!

T. B.

DERNIÈRE POUPÉE

I



UELLE charmante vieille que grand'mère! Je la vois toujours avec sa peau fine et transparente, sa chevelure de neige couverte d'une mantille de dentelle, et ses yeux bleus si lumineux et si doux!

Elle habitait avec nous, et tout au bout du corridor on lui avait donné la plus belle chambre de la maison, vaste pièce à deux croisées ouvrant sur le jardin, exposée au soleil du midi.

C'est là que grand'mère passait sa vie.

Du fauteuil à haut dossier sculpté qu'elle ne quittait plus, elle surveillait nos ébats au milieu des pelouses et des allées sablées, nous encourageant du sourire et de la voix, tout en tricotant activement des chaussettes pour les petits et les grands.

Parfois ses doigts restaient inactifs, son regard s'attachait sur les rayons d'or dans lesquels valsaient d'innombrables atomes, ou contemplait longtemps le portrait de grand-père suspendu en face d'elle.

Nous arrêtons nos cris perçants, nos rondes

échevelées, et, un doigt sur les lèvres, nous nous disions l'un à l'autre : « Chut ! amusons-nous tout bas, grand'mère songe au passé... »

Le passé, c'était « bon-papa ! » bon-papa que nous trouvions affreux dans son cadre d'or voilé d'un crêpe, avec ses cheveux un peu roux, son long nez et ses yeux si petits et si ronds que nous les comparions à des boules de loto ; mais grand'mère le regardait avec autant d'amour que s'il eût été le prince charmant de nos contes de fées, et le pleurait comme le jour de sa mort.

Il y avait quinze ans de cela !

Quinze ans ! Je n'étais pas née alors, et Lucienne, ma sœur aînée, avait six mois à peine.

Le souvenir de grand-père nous laissait donc très indifférents. Il n'en était pas de même de grand'mère ! Quand sa rêverie se prolongeait trop longtemps, nous quittions un à un le jardin et, nous glissant à la file indienne dans le corridor, en assourdissant le bruit de nos pas, nous allions doucement frapper à cette porte que nous connaissions si bien.

— Entrez ! disait grand'mère.

Et nous entrions les mains pleines de terre, le tablier déchiré, les joues barbouillées de confiture.

— Ah ! voilà mon bataillon : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Vous êtes au complet ! Est-ce une ambassade ? Y a-t-il une grâce à demander ? Une sortie à obtenir ?

Grand'mère était l'indulgence même, le refuge des pécheurs, et savait que nous arrivions en groupe surtout dans les occasions solennelles où il s'agissait de fléchir le courroux de nos parents ou la sévérité de notre institutrice.

— Rien de tout cela, grand'mère, répondions-nous tous ensemble. Nous sommes las de courir, le soleil est chaud, si chaud que vous-même paraissiez vous endormir. Conte-nous une histoire, une belle !

— Je n'en sais plus, mes chéris, j'ai épuisé mes souvenirs, et mon imagination n'a pas la fertilité d'autrefois.

— Eh bien ! recommencez les mêmes, grand'mère, toujours les mêmes. Elles sont si jolies ! *Le Bonnet de Suzette, le Livre de première communion, le Départ de l'oncle André...* Oui, c'est ça, *le Départ de l'oncle André*. Elle nous fait tous pleurer, celle-là... A moins, ajoutions-nous en hésitant, qu'aujourd'hui vous vouliez nous raconter... *l'histoire... du petit Sabot*, le sabot de votre dernière poupée... dites, voulez-vous, grand'mère ?

Mais elle secouait ses boucles blanches.

— Quand Yvonne sera sage et ne parlera pas à tort et à travers comme une linotte, je vous dirai *l'histoire du Sabot*. Mais vers les domestiques je dois me méfier de cette petite langue-là, et je ne veux pas qu'on fasse de la peine à l'oncle André.

Yvonne ! c'était moi... Jugez les sermons que m'adressaient mes sœurs, et les tapes que m'administraient sans façon mes frères, pour les priver d'une aubaine pareille à celle d'une histoire

inédite, et qui prenait d'autant plus d'attrait qu'on la faisait désirer davantage.

Quant à l'oncle André, c'était le héros de la famille, presque un personnage légendaire pour nous. Nous le voyions si peu !

Brillant amiral signalé pour son extrême bravoure, il restait constamment à son bord, adoré de tous les marins, s'échappant entre deux expéditions pour venir passer vingt-quatre heures au château.

Durant son court séjour nous laissions de côté les oiseaux rares, les fruits succulents, les jouets étranges dont il nous comblait, et, formant cercle autour de lui, nous restions tous sept, les yeux écarquillés, la bouche béante, craignant de perdre un seul mot des merveilleux récits qu'il faisait à nos parents d'une voix sonore. Cette voix ! il nous semblait encore l'entendre dans nos rêves.

— Que papa est heureux d'avoir un frère comme l'oncle André ! disions-nous souvent.

Et un jour mes frères, plus enthousiasmés que jamais à la suite de la description pittoresque d'une fête canaque, jurèrent solennellement, sur ce qu'ils avaient de plus cher (et c'était pour le quart d'heure un cerf-volant japonais), qu'ils perpétueraient la gloire de la maison et deviendraient quatre amiraux célèbres.

— Quatre animaux ! ajouta malicieusement Albane présente au serment ; Mademoiselle affirme que si vous continuez ainsi vous ne saurez jamais rien.

— Nous saurons toujours te battre, repartirent mes frères.

Et Albane ne dut son salut qu'à la vitesse de ses jambes.

L'oncle André était bon pour nous tous ; mais comme il adorait grand'mère !

Grand'mère rajeunissait à son arrivée, elle se laissait parer avec plus de coquetterie, faisait mettre des fleurs partout ; puis, l'oreille au guet, cherchait à reconnaître le roulement de la voiture sur la route poudreuse.

Bientôt le vieux Tom aboyait et gambadait le long de l'avenue, et grand'mère, soutenue par maman et la femme de chambre, agita à la croisée son mouchoir blanc...

L'oncle André marchait vite, mon père le suivait avec peine.

Un pas sonore retentissait sur le parquet ciré, la porte s'ouvrait, et grand'mère, tout émue, retombait sur son fauteuil, pendant que l'oncle André s'agenouillait devant elle comme un enfant et lui baisait les joues et les mains en murmurant avec une tendresse infinie :

— Ma mère, ma mère !

Parfois, nous avions cru voir des larmes dans ses yeux, et nous avions trouvé bien drôle qu'un marin pût pleurer et surtout pleurer de joie !

Un soir, grand'mère était plus triste que de coutume ; l'oncle André, après un séjour d'une semaine, venait de repartir pour une expédition périlleuse, et nos parents l'avaient accompagné

jusqu'au vaisseau, nous recommandant en leur absence travail et sagesse.

Nous avions envahi la chambre de grand'mère; mais, respectant sa rêverie, mes frères et sœurs regardaient machinalement le jardin en causant à voix basse.

J'avais fait ma première communion quatre jours auparavant.

Tout impressionnée encore de ce grand acte, je restais silencieuse, assise sur le tabouret de grand'mère, ma tête sur ses genoux, lui caressant doucement les mains.

— L'oncle André reviendra bientôt, bonne maman, lui dis-je avec tendresse; je l'ai tant demandé à l'Enfant-Jésus qu'il me l'accordera. Je vous en prie, déridez votre front et ne pleurez pas, votre petite Yvonne a tant de chagrin de vous voir malheureuse!

J'étais la préférée de grand'mère. Elle sourit devant ma figure désolée, et, après un regard au Christ d'ivoire placé sous le portrait de grand-père, elle appela mes frères et sœurs.

— Bien-aimés, dit-elle, Yvonne a pris des résolutions sérieuses depuis sa première communion; elle n'est plus une enfant. Nous sommes bien seuls aujourd'hui, le vent souffle dans les arbres et il fait trop frais encore pour courir au jardin; Mademoiselle vous a donné vacance, et la veillée serait longue aux côtés d'une vieille femme comme moi si je ne cherchais à vous intéresser. Voulez-vous l'histoire du Sabot? l'histoire de ma dernière Poupée?

Il y eut un cri de joie général, et nous nous précipitâmes sur elle l'embrassant à l'étouffer.

— Assez, assez! disait-elle; songez que vous êtes sept! Je n'y vois plus clair, mes oreilles bourdonnent, je ne conte rien si l'on ne s'assied pas bien vite.

En un clin d'œil, chaises, tapis et tabourets se trouvèrent occupés, et ce fut au milieu d'un silence absolu que grand'mère commença:

II

Je n'ai pas toujours eu des rides, des cheveux blancs et de pauvres jambes endolories, mes mignons.

Nulle fillette n'était plus fraîche, mieux portante que moi; et c'était plaisir de me voir courir dans les allées du parc ou grimper aux arbres comme un écureuil.

Mes goûts étaient ceux d'un garçon; et mon père, resté veuf après ma naissance, n'ayant qu'un but: me rendre heureuse, se gardait bien de me contrarier en quoi que ce fût.

J'avais mis les livres de côté, parce qu'ils m'ennuyaient; et par tous les temps, pluie ou neige, je trottais au jardin (ce jardin où vous vous amusez à votre tour), poussant comme une plante sauvage, me grisant d'air et de liberté. Mon compagnon habituel de jeu était Joseph de Viel-

— Grand-père? nous écriâmes-nous d'une commune voix.

— Oui, grand-père! répondit bonne-maman, qui poursuivait son récit:

Joseph était le fils de notre voisin de campagne; il avait trois ans de plus que moi, mais il était aussi délicat et doux que j'étais vive et forte.

Malgré cela, nous faisions excellent ménage.

Dès l'aube, Joseph demandait « Florence », sa « Flo », comme il disait dans son langage enfantin; et moi je ne m'habillais pas assez vite pour aller l'attendre vers la haie qui séparait les deux jardins.

A dire vrai, je n'aimais autant Joseph que parce qu'il était mon esclave docile. Quand je voulais aller à cheval, il se mettait à quatre pattes pour me recevoir sur son dos, subissant sans se plaindre les nombreux coups de fouet avec lesquels je faisais marcher la « bête ».

A la bataille, il était toujours l'ennemi. le prisonnier de guerre que je menais tambour battant, les yeux bandés, jusqu'au gros arbre désigné pour la fusillade... Là, il devait recevoir en pleine poitrine le bouchon de mon pistolet et tomber foudroyé sur le gazon.

Pauvre Joseph! Quelle douceur dans son petit cœur d'enfant!

Quand nous avions couru des heures entières, il s'approchait de moi le front ruisselant de sueur:

— Flo, disait-il de sa gentille voix, je suis bien las maintenant; si tu voulais, nous prendrions ta poupée, ce serait notre fille, et nous ferions des visites. Les canards représenteraient des messieurs, la niche de Flora serait un superbe château, et Flora une châtelaine anglaise qui se mourrait loin de son pays natal. »

— C'est absurde! répondais-je invariablement. Un garçon jouer à la poupée! Cela ne se voit jamais. C'est bon pour moi une poupée! Et encore, embrasser ce morceau de porcelaine et habiller ce paquet de son, non, c'est d'un bête! Aussi, tiens, regarde le cas que j'en fais.

Et, d'une main vigoureuse, j'envoyais « Rosamonde » au milieu des canards, qui se sauvaient éperdus, pendant que Joseph, muni d'une longue perche, procédait au sauvetage de ma fille.

Ces jours heureux passèrent vite...

Un soir que j'attendais Joseph à cheval sur un énorme tronc d'arbre, et poussant des hue! hue! de toute la force de mes poumons, je le vis arriver pâle et les yeux gros de larmes.

— Flo, je suis bien malheureux! dit-il, en jetant ses bras autour de mon cou.

— Malheureux! Tu as cassé un pot de confiture ou déchiré tes bas neufs... Il en faut si peu, pauvre Josette, pour te rendre malheureux et te faire pleurer.

— Oh! ce n'est pas cela, Flo, pas cela du tout... On me met au collège.

— Au collège!

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

GROUPE DE MANCHES :

Manche pour toilette de dîner ou soirée. — Elle forme deux bouillonnés, l'un serré par une passementerie, puis un plus petit qui se termine en volant.

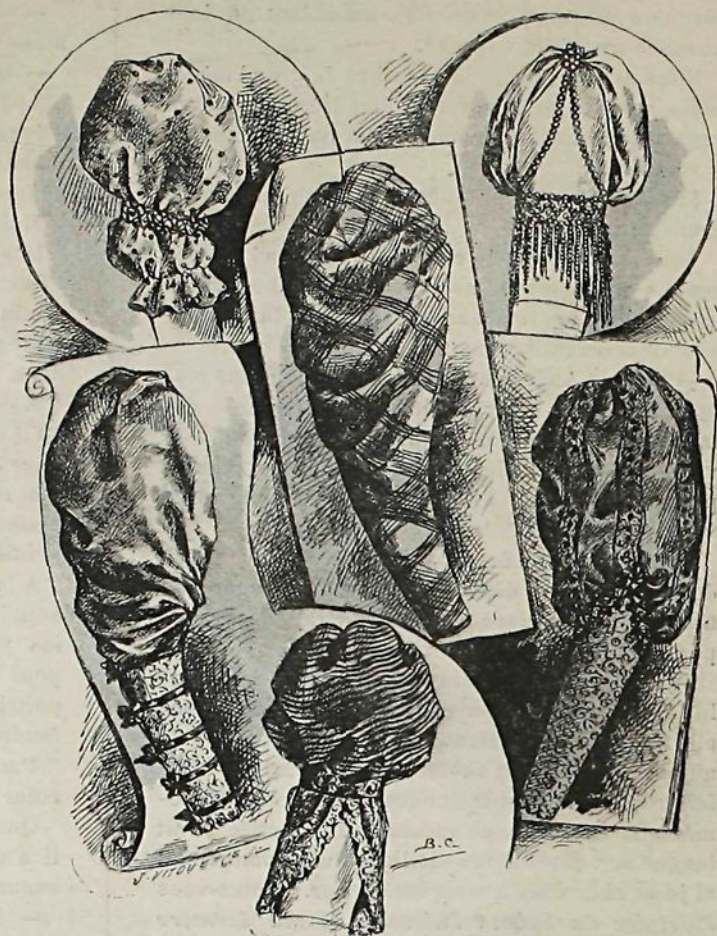
Manche de bal. — Bouffant de tulle ou de crêpe de Chine, avec garniture comme l'indique le dessin, en perles d'or ou imitations de perles fines, très petites. Cordon plus gros attaché sur l'épaule par un motif.

Manche à gigot fortement drapée et très étroite du bas. — Elle s'exécute en toutes les étoffes un peu lourdes, et sera très riche, en velours ou en peluche, sans aucun ornement.

Bouffant gracieusement drapé à la saignée sur une manche juste en broderie cerclée de ruban.

Manche Empire en velours russe. — Volant de guipure tenu par un galon d'acier.

Manche habillée en pékin. — Bouffant retenu par un galon à jours formant le V sur un collant de dentelle posé sur une doublure de soie.



Groupe de manches. (Patron découpé de la manche du milieu.)

A ce numéro sont joints la Gravure colorisée 4911

Et le Patron découpé d'une Manche-gigot pour costume de ville, croquis p. 180.

DEVINETTES

Enigme

Sans la permission du géolier
Je visite le prisonnier
Et je sais, voyez ma puissance,
Lui donner un peu d'espérance.
Tout s'anime sous mon regard,
Bien loin je chasse le brouillard
Et devant moi, aimable amie,
Vous demeurez toute ravie.

(Communiqué par *Bluet, Pâquerette et Coquelicot.*)

Mots en losange à carré blanc

En haut : 1° Au commencement de mai. —
2° Fleuve de Russie. — 3° Plait à tout le monde.
A gauche : 1° Note de musique. — 2° Partie du corps chez les animaux. — 3° Conjonction.
A droite : 1° Article. — 2° Affluent du Danube. — 3° Adverbe.
En bas : 1° Au ciel. — 2° Adjectif féminin. —
3° Dans un rond.

(Communiqué par *Un Nabot Né.*)

Acrostiche double

Avec les lettres que voici former sept mots français qui, par le choix de la première et dernière lettre dans le sens vertical, donneront le nom de deux peintres célèbres.

EBE
RAG
ARE
IVE
LIN
TAN
IAN

Vers à terminer

Sommeil ! ange invisible aux ailes
Verse sur mes enfants tes fleurs
Que ton baiser de miel enveloppe leurs
Que ton vague miroir réfléchisse leurs
Au pied de ce berceau que mon amour
Fais asseoir avec toi l'immobile
Ma prière est sans voix mais elle brûle
Dieu bénissez ma nuit, Dieu gardez mon

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 8 OCTOBRE

MOTS EN CROIX : Coquelicot — Pétunia.

MOTS EN LOSANGE :

A
M U R
M A G I E
A U G U S T E
R I S E E
E T E
E

MOTS EN CARRÉ : C H I N E
H E L A S
I L O T S
N A T T E
E S S E X

MÉTAGRAMME : Nez — Fez — Fez.

CHARADE : Mari age.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer Paris

M. Alléon

N° 4911

Journal des Dames

Modèles de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vieille 48.

Coiffure de M^{me} PELLETIER VIDAL, 19, Rue de la Paix Corsets de
M^{me} EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français. Parfums de la
M^{me} GUERLAIN, 15, Rue de la Paix. Chaussures de la M^{me} KAHN,
55, Rue Montorgueil.